

avaient en eux des modèles de toutes les vertus. Le Séminaire de Québec rendait de grands services à l'éducation ; mais d'un autre côté la population augmentait rapidement et cette institution, quelque utile qu'elle pût être, ne pouvait suffire à tout. Cependant le clergé restait intact et conservant son autorité sur les populations, tout n'était pas encore perdu. En effet, on vit nos évêques et nos prêtres répandre autour d'eux les trésors de science et d'instruction dont ils étaient à peu près les seuls dépositaires et nous former, à force de soins et de sacrifices, des hommes capables de nous défendre au moment de la lutte. Des collèges furent fondés en différents endroits. Nicolet, Ste. Thérèse, ouvrirent leurs portes à une nombreuse jeunesse, avide de savoir et de développer son intelligence. C'était une sorte de renaissance, mais une renaissance éminemment chrétienne et patriotique.

Toutefois, au milieu de ce réveil et de cet élan intellectuel, une vaste partie du pays demeurait étrangère à ce noble mouvement. Les fertiles campagnes du bas du fleuve, vu la difficulté des communications, ne pouvaient participer comme elles l'auraient voulu à ce banquet de la science où elles voyaient s'asseoir les populations, des environs de Montréal et des Trois-Rivières. Combien de familles, désireuses de procurer à leurs enfants une éducation quelque peu soignée, déplorent cet état de choses ? La jeunesse crouissait dans l'ignorance, et une des plus belles parties du pays menaçait de rester, au point de vue du développement des intelligences, en arrière des circonscriptions voisines.

Mais Dieu, qui tant de fois avait donné à ses enfants des marques de sa bonté et de sa miséricorde, ne permit pas que cette jeune déplorables arrêtât l'essor et l'accroissement d'une aussi noble portion du pays. Il suscita un homme comme il en suscite toujours pour accomplir les décrets de sa divine sagesse. Depuis longtemps Monsieur Painchaud nourrissait le projet de fonder un collège à Ste. Anne pour l'instruction de la jeunesse. Donné lui-même d'un noble cœur, d'un esprit cultivé, et d'une âme généreuse, il comprenait le besoin qu'on avait d'une institution de cette sorte, et l'avantage immense qu'elle procurerait au pays. D'un autre côté, la difficulté de l'entreprise et l'insuffisance des moyens dont il pouvait disposer l'épouvantaient. Mais l'ardeur de son zèle l'emporta sur toutes ses hésitations ; après avoir longtemps mûri son projet, il annonça hautement son dessein de fonder un collège à Ste. Anne, et, aidé des habitants de cette paroisse à laquelle revient une si grande part d'honneur, il jeta les fondements de cette grande maison.

Les plus flatteuses approbations accueillirent d'abord sa tentative ; mais peu à peu, des rivalités de lieux, des embarras suscités par des considérations intéressées, semblaient devoir lasser le courage et la constance du vénérable fondateur. Toutefois, sa foi dans son œuvre et son énergie ne l'abandonnèrent pas ; et, après avoir travaillé de toutes ses forces à l'achèvement de son entreprise, il eut le bonheur de la voir entièrement réussir. La jeunesse accourut en foule dans l'enceinte du nouveau collège, et avant d'aller recevoir au ciel la récompense de ses travaux et de ses vertus, monsieur Painchaud eut la consolation de voir sa nombreuse famille marcher à grands pas dans la voie de la science et de la piété. Voilà, Messieurs et Messieurs, quels furent la fondation et les commencements du collège de Ste. Anne.

Ne trouvez-vous pas que cette œuvre est éminemment patriotique, et que son auteur a bien mérité de son pays ?

Ne trouvez-vous pas que ce dévouement et que cette gloire obscure mériteraient d'être gravés en lettres d'or dans les annales de l'histoire ? Préparer à son pays une popinière de citoyens distingués, quoi de plus beau, quoi de plus digne de la reconnaissance d'un peuple ? Ah ! la grande âme du fondateur de ce collège avait compris de quelle importance il est de s'emparer de ces jeunes gens qui plus tard feront la société à leur image ! Les jeunes gens sont-ils vertueux et bien élevés, la société est morale et bien ordonnée ; mais si les jeunes gens sont sans principes et sans règle, la société est corrompue et démoralisée. Voilà pourquoi monsieur Painchaud, à l'exemple de toutes les âmes qui s'occupent du bonheur futur des familles et des peuples, attachait tant de prix à la bonne éducation de la jeunesse. En fondant le collège de Ste. Anne, il voulait atteindre ce but le plus noble qu'on puisse se proposer dans une œuvre de cette sorte. A l'âge où les impressions de l'homme deviennent plus fortes, et où les passions nobles ou basses se développent dans leur germe et s'enracinent dans l'âme, il voulait s'emparer des jeunes gens afin de diriger toutes leurs aspirations vers le bien et vers le beau. Il voulait former des cœurs généreux et des jugements sains. Il voulait enfin prémunir le jeune âge contre le souffle corrupteur de notre siècle matérialiste et rationaliste. Puis, l'éducation menée à bon terme, le jeune homme ayant gagné l'honneur de sa virilité, il voulait donner à la société et à la patrie des citoyens vertueux et capables.

Telle était sa noble et légitime ambition. Et je crois que celui qui en est animé, et qui donne à son pays un tel établissement, lui fait un présent plus précieux que s'il lui conquérait une province, et mérite à bon droit d'être nommé un héros de la patrie.

Mais monsieur Painchaud n'était pas guidé seulement par son amour pour le pays ; il était aussi par son dévouement à notre sainte religion. Et ce mobile n'était ni moins pur ni moins digne d'admiration que le premier. Car l'homme lié par des convictions saintes et sacrées, attaché à des vérités et à des dogmes divins, le chrétien en un mot, avec sa foi inaltérable et ses immortelles espérances, fait aussi partie d'une société spéciale, et doit remplir des devoirs imposés par la justice, la reconnaissance et l'amour. Cette société religieuse forme un vaste état où chacun a son poste à occuper, sa fonction à remplir et où tous relient d'une autorité suprême représentant elle-même celui d'où découle tout pouvoir, notre premier principe et notre dernière fin. Cette société, si belle et si bien ordonnée, porte un nom caractéristique qui peut bien faire reculer les lâches et les pusillanimes, mais qui ne fait qu'exalter l'ardeur des cœurs généreux : c'est une société militante, où chacun doit s'occuper à bien faire, à lutter et à vaincre. Enfin le but de toute cette organisation, de ces devoirs et de ces luttes, c'est la patrie. Non une patrie terrestre et périssable, mais une patrie impérissable et immortelle qui communique à ses enfants son immortalité. Tout membre de la société chrétienne doit donc être un soldat sans cesse occupé à combattre ; et voilà pourquoi celui qui se distingue dans la lutte et qui rend à la religion quelque éminent service mérite les hommages et la reconnaissance de tous.

Où bien ! nous faisons tous partie de cette grande monarchie chrétienne présidée par un auguste pontife et destinée à une patrie céleste ; et monsieur Painchaud en fut un des membres les plus utiles, un des soldats le plus méritants. Honneur donc à ce grand serviteur de la religion ; honneur à lui, car il fut un vaillant athlète. Dans notre